

JACQUES LIGONIE

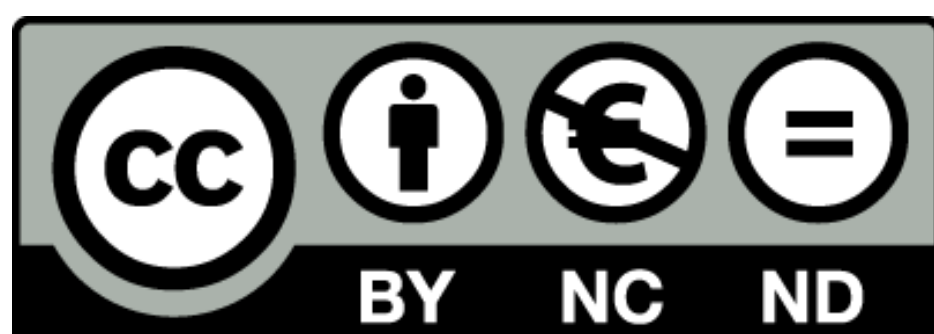
MESKOUN

nouvelle

La Kora

"EN BOUCLE"

Meskoun



JACQUES LIGONIE

MESKOUN

Nouvelle

La Kora

LES KORALEs - ÉCRIRE ENSEMBLE

EN BOUCLE

Ce texte a été écrit dans le cadre des Korales, des ateliers d'écriture proposés par La Kora à Casablanca. La Korale a été animée par Jean-Albert Margaine et tenue plusieurs mois de suite à La Parallèle, école d'art au coeur de la ville.

Les contributions ont été lues lors des soirées "Les Mots Suspendus", organisées sur le toit de La Parallèle en partenariat avec La Kora et la librairie LivreMoi.ma

Qu'ils en soient tous remerciés.

« Dans notre culture populaire, quand on dit de quelqu'un qu'il est "habité", on vise souvent un état extrême comme la passion ou la folie. On dit qu'il ne s'appartient plus. Des âmes venues d'ailleurs occupent son corps et son esprit. »

Lettre à Delacroix,
TAHAR BEN JELLOUN

Ce matin-là, mon chauffeur a mis un morceau de jazz terrible, dans les enceintes de son taxi. Un vieil air américain. La pluie s'abat depuis des heures sur Casablanca. Seules, les deux twins émergent d'une épaisse et grasse nappe de nuages.

« Tu aimes ? » Me lance-t-il. Il plonge son capot dans le flux des voitures. « Take five! Brubeck! C'est bon ! »

Enfoncé dans la banquette arrière, j'observe sa chorégraphie. Tous les dix mètres, il se jette sur le côté, apostrophe un potentiel client. Take one! Le batteur claque son charleston, prends-en un! Le piano glisse cinq accords, prends en deux! La clarinette vibre, prends-en trois! La contrebasse s'emballe, prends-en quatre! À chaque instrument, c'est un client qui monte. Et voilà! Take five! Le compte y est! La chanteuse peut entonner ses paroles.

Won't you stop and take, a little time out with me. Derrière les fenêtres ruisselantes, les vélos se traînent, les bus toussent leur noirceur. *Just take five, stop your busy day.* Le tramway force le passage, un policier marionnette s'agite. *And take the time out, to see if I'm alive.* Vivante, Casablanca, furieuse, trois mois que je vis chez toi, je fête mes vingt-cinq ans aujourd'hui et j'ai pris la résolution de mieux te connaître.

Arrivé à destination, je règle le chauffeur. J'enfonce la poignée de sa porte. Le pianiste joue son dernier accord.

En ce jour spécial, je commence par m'offrir un musée !

Je cours me mettre à l'abri. Les grilles de la porte d'entrée sont fermées. C'est bien ma veine. Aucun panneau n'indique quoi que ce soit.

« Mesdoudparélachcmedwanedoutel ! » fait une voix.*

À quelques mètres de moi, un vieil homme, que je n'avais pas vu, est assis, sur une chaise toute rafistolée.

« Fermé ! Messdoud ! Closed ! insiste-t-il.

— Comment ça, fermé ? À quelle heure c'est ouvert ?

— Jamais. C'est fermé.

— Toute la journée ?

— Tout le temps. C'est fini !

— Comment ça, c'est fini ?

— Le musée est fermé. Définitivement. Ça fait cinq ans qu'il ne se visite plus ! »

Des gardiens comme lui, il y en a partout, d'immeuble, de rue, de quartier, de chantier, de trottoir, de voiture, de vélo, de café, de resto, de place, de plage.

La pluie ne s'arrête pas. La boue continue d'emplir les trottoirs. Je n'ai aucune idée de ce que je peux faire. Comme s'il lisait dans mes pensées, le vieillard me propose sa chaise. Je m'apprête à refuser quand me reviennent les paroles de la chanson entendue dans le taxi. *Won't you stop and take, a little time out with me. Just take five, stop your busy day.* Mon corps se plie.

« D'où tu viens ?

— De France. Mais je travaille ici, sur Casa.

— Alors t'es bedaoui ! Dit-il en me prenant la main.

— Vous ne savez pas s'il existe d'autres musées ouverts dans le quartier ?

Il éclate de rire. Au milieu de sa barbe, j'entrevois le peu de dents qui lui reste.

— Non, n'y a pas d'autres musées ici. C'est vous les Européens qui faites des musées ! Nous, on fait des banques, des magasins, des salles de sports. Pas des musées »

La maison qui abrite le musée surgit parmi des amas d'immeubles plus modernes, plus ordinaire. Avec sa façade étiolée et ses coulées de moisissures, il s'en dégage quelque chose de magnétique.

« Pourquoi c'est fermé ?

— C'était devenu trop dangereux.

— Trop dangereux ?

— Les murs menaçaient de s’effondrer. On ne pouvait plus accueillir de visiteurs. Aujourd’hui, personne ne veut investir dans un musée, ça ne rapporte rien. »

L’homme flotte dans ses vêtements trop grands pour lui. Il parle avec lenteur. La peau de son visage se craquelle. On lui donnerait cent ans.

« C’est mon anniversaire, lui dis-je.

— C’est bien ça !

— Je ne connais personne ici. Je travaille beaucoup, je voulais juste sortir un peu. C’est dommage.

— Tu veux voir à l’intérieur ? Je peux te faire entrer si tu veux.

— Y’a encore des choses ?

— Tout est resté intact. »

Il m’entraîne dans une cour, à l’arrière du musée. Il s’arrête devant une fenêtre, soulève une lourde bâche, se plie avec difficulté à travers l’encadrure. J’hésite à le suivre. Je jurerais entendre le même morceau de musique que j’écoutais dans le taxi. Mon imagination me joue des tours.

À l’intérieur, une faible lumière passe à travers les rainures des volets. Une odeur animale m’attrape à la gorge. Le temps que mes yeux s’habituent à l’obscurité et je devine plusieurs rangées de blocs alignées devant moi. Le froid est terrible, l’humidité aussi. Dans un des recoins de la pièce, le gardien cherche quelque chose, il s’agite péniblement. Les mouvements démesurés de ses bras font se lever de discrets couinements.

Nous ne sommes pas seuls.

Des chats.

Je ne saurais pas dire combien exactement ? Peut-être plusieurs dizaines. Des chats partout, autour de nous et cette odeur poignante, insupportable.

L’homme se relève une lampe de poche à la main. Il me la tend. Je allume le faisceau et l’oriente vers l’intérieur de la pièce. Des éclats jaillissent.

Il ne m’a pas menti.

« La conservatrice m'a payé pour que je garde des histoires, continue le vieil homme. On paye bien des gens à protéger des voitures alors pourquoi pas en payer à garder des histoires, hein ? »

Derrière une vitrine, je distingue un astrolabe en métal. Je suis fasciné. Les marins arabes l'utilisaient pour mesurer la hauteur des étoiles. Celui-ci est gravé de motifs calligraphiés.

« Le musée abrite des tas de pièces comme celle-là !

— Ça doit valoir de l'argent, non ?

— Il y en a peut-être un qui vaut quelque chose, il se trouve là-haut mais, tout le reste n'intéresse personne. »

S'il prenait l'envie à des personnes mal intentionnées de vider ce musée, j'imagine mal le gardien le défendre. On le briserait en morceaux comme une allumette.

Le gardien se met à me raconter ces vitrines qu'il connaît par cœur. Alors que nous explorons les pièces. Il me relate l'achat de ces objets par Omar Slaoui, leur riche propriétaire, l'acquisition de cette maison, la création d'une fondation, à sa mort, pour en faire un musée. Il se perd parfois dans ses explications, reprend son souffle, s'adresse quelquefois à ses chats, qui nous suivent, tapis dans l'ombre. Le vieil homme a peuplé sa solitude en leur donnant des prénoms. Dans le halo de ma lampe, leurs ombres hallucinantes se dessinent sur les murs.

Sur chaque mur des pièces que nous traversons figurent des affiches. Je m'arrête au pied de l'une d'elles, particulièrement colorée. Elle représente une porte en ogive, identique à celles que l'on trouve à l'entrée des villes impériales. Dans le coin inférieur droit, deux silhouettes attirent mon attention.

Soudain, un hurlement !

Mon cœur manque d'exploser. Je m'écarte du mur.

« Dégaaaaaaaage toi ! C'est pas le moment ! Laisse-nous tranquiiiiiiiiille ! »

Le gardien s'en prend violemment à un chat noir, très beau, qui cherche à se blottir entre mes jambes. Il l'insulte, vocifère, l'animal se crispe puis plonge finalement dans l'obscurité.

"Imbécile ! Tu mériterais que je te crève !"

Mon gardien se reprend. Il respire avec difficulté. Il se calme, me sourit à nouveau.

« Là-bas, il y a des dessins de Majorelle. Tu connais ? C'est joli Majorelle. »

Il s'enfonce bringuebalant dans un étroit couloir.

Des illustrations sont accrochées de part et d'autre. Sur l'une d'elles, des femmes sont enroulées dans d'amples haïks blancs. Je remarque, à nouveau, les deux mêmes silhouettes, les deux seules à ne pas avoir le visage caché.

« Qui sont ces deux personnes que l'on retrouve partout ? C'est une signature ? »

Le gardien ne m'entend pas.

« Les deux personnages ici, ce sont les mêmes, non ? » lui dis-je, beaucoup plus fort. Je me tourne. Il est déjà parti dans une autre pièce. Pour la première fois, depuis que nous sommes entrés, je ne suis pas rassuré. Plus je m'enfonce dans ce dédale plus j'ai l'impression que les chats, autour de moi, s'agitent. Mon guide semble plus nerveux. Cette visite improvisée le fatigue.

Et puis, je suis saisi par un curieux vague à l'âme. Ces objets avaient tous une utilité. Certains ont été conservés précieusement, avaient de la valeur affective. Ils ont été désavoués une première fois, placés derrière des vitrines. Maintenant qu'il n'y a plus personne pour les contempler, qu'ils ne servent plus à rien, leur existence n'a aucun sens. On oubliera bientôt à quoi ils avaient servi.

C'est peut-être là, la pire des détériorations. Elle n'est pas poussière, pas humidité, pas usure, elle est oubli. Ces objets ont besoin de rêveurs, pour leur donner une âme, ils ont besoin de livres pour vanter leurs mérites, de photographes pour être immortalisés. Ils n'ont pas besoin de se retrouver seuls, avec en guise de gardien, un vieil homme. Que vont devenir ces robes, ces boîtes à cigarettes, ces bijoux quand tout sera rasé ?

« Tu sais, il y a très longtemps, un Français est venu comme toi, visiter le musée. Il a eu le choc de sa vie quand il a vu le tableau.

— Comment ça ?

— C'était son portrait craché ! Même regard, même nez, même expression. J'étais là quand c'était arrivé. La conservatrice n'en revenait pas !— Il est encore là-haut ?

— Bien sûr ! La ressemblance était troublante. Ils avaient même une cicatrice en commun, au menton. On a parlé de réincarnation, de djinns. Une journaliste locale a même fait un article !

— Et le visiteur ? Il pensait quoi ?

— Eh bien, il a cherché à savoir qui était son auteur, à connaître l'époque. Mais sur la toile, y'avait rien, pas date, pas de signature. La conservatrice a fait des recherches. La toile avait été acquise par Slaoui lors d'un de ses voyages aux États-Unis, avec une collection de pièces de vaisselle qui n'avait rien à voir.— Et l'homme, sur le tableau ?

— Eh bien, lui, aux vêtements qu'il portait, on pouvait deviner que c'était quelqu'un d'important. C'est peut-être ça qui avait causé la transformation.

— La transformation !?

— Celle du français. Après sa rencontre avec son tableau, il s'est pris de passion pour lui. Il ne cessait de revenir au musée. »

Je l'interromps. Sous mes yeux, sur l'affiche, se trouvent les deux mêmes silhouettes, à l'écart.

« Regardez là ! Dans le coin, les deux personnages dont je parle. Ils sont ici ! C'est quand même étonnant, non ? »

Une nouvelle fois, le gardien ne me répond pas. Je me retourne. Il s'est volatilisé.

Je m'avance prudemment dans la pièce voisine. Personne. J'aperçois une montée d'escalier. Je l'appelle à nouveau. Pas réponse. Ça ne m'amuse pas du tout.

Je m'apprête à revenir sur mes pas, pour sortir du bâtiment, quand je ne peux m'empêcher d'admirer l'escalier. Il enroule ses marches comme un serpent le ferait de ses anneaux. Les chats se frottent contre le garde-corps, bondissent de marche en marche,

dressant leurs queues à la verticale, comme pour m'inviter à les suivre.

C'est dommage de s'arrêter là.

Et puis il y a le tableau.

Après tout, qu'est-ce que je risque ?

Je perçois une lointaine vibration, comme un ronflement de contrebasse, quelques notes d'un piano. Je pose ma main sur la rambarde.

En haut de l'escalier, la pièce devant moi est totalement vide. Elle me semble immense. Elle suffoque d'humidité. De larges taches de moisissure dévorent son plafond. La température est encore plus glaciale qu'au rez-de-chaussée. Ma respiration fait des nuages. À quelques mètres de moi, au milieu de la pièce, j'aperçois un objet qui brille, posé sur le sol. Je crois reconnaître l'astrolabe. Je me précipite dans la pièce pour m'en approcher. C'est bien lui. Que fait-il là ? Je le ramasse. La tige du cadran se met à tourner.

"Les objets te parlent, hein ?"

Dans le fond de la pièce, assis parmi les chats, je peine à distinguer le gardien. Il mêle ses doigts aux replis de leurs fourrures. Leurs corps me donnent l'impression d'une mer en mouvement.

Stop your busy day ! Take one !

Une terreur profonde me saisit. Je suis soudain tétanisé.

« Je vais partir. J'en ai assez vu. Je vous remercie. »

— C'est pas à moi que tu dois dire ça. C'est à lui ! » dit-il, en me désignant un tableau.

— Je ne comprends pas.

— Tu m'es sympathique, crois-moi, mais j'ai besoin de toi. Tu vois bien. Depuis que le musée a fermé ses portes, c'est pas simple.

— Je ne comprends pas... je ne comprends pas ce que vous me dites !

— C'est comme ça ! Depuis que j'ai ramené ce tableau, je suis maudit. Je n'y suis pour rien. Mektoub ! »

Won't you stop and take a little time out with me? Take two! Le raclement de ses semelles, le miaulement des chats, la pluie, tous ces bruits me sont soudainement insupportables. « Le précédent, il ne connaissait rien, pas même l'existence de cette ville. Estime-toi heureux ! »

Je ne contrôle plus mes doigts, ils se crispent sur le cadran, je n'arrive pas à lâcher l'astrolabe. Les chats se jettent à mes pieds, s'agrippent à mon pantalon. *Wouldn't it be better, Not to be so polite, You could offer a light.* Take three!

“Tous ces objets ne servent à rien sans personne pour les raconter, c'est bien ce que tu t'es dit, non? Ils auront toujours besoin de quelqu'un pour les raconter et bien, je suis cette mémoire !”

Les chats s'enroulent autour de moi, ils rampent sous mes vêtements, montent le long de mon torse, atteignent mon cou. J'ai l'horrible impression qu'ils soulèvent ma peau pour se glisser dessous. *Start a little conversation now, It's alright!* Take four! L'astrolabe cesse de tourner.

La tige m'indique le tableau, droit devant moi.

Le portrait que je vois n'est pas celui que j'avais imaginé.

Un homme se tient bien là, sur la toile.

Je connais ce regard, ce visage.

Cet homme porte une cicatrice au menton.

C'est lui. Le gardien.

Il est si jeune.

Soudain le tableau change d'aspect, les lignes fondent, un autre visage se forme, lentement.

C'est impossible !

Ce visage ?

C'est le mien !

And take me the time out, to see if I'm alive ! Take five !

Les chats qui se tenaient à l'écart, se hissent à la hauteur de ma bouche, plonge leurs corps dans ma gorge. Dans les miaulements confus, je perçois un fracas et sens comme une masse monstrueuse m'engloutir.

Sur le perron du musée, un jeune homme se prélassa, sur une chaise, toute rafistolée.

Il étira ses bras et ses jambes, comme le ferait un félin se délectant du soleil.

C'est le nouveau gardien.

Personne ne le connaît.

L'autre a dû finir par retourner chez lui, il était vieux, peut-être est-il mort ? Il ne parlait à personne.

Des gardiens comme lui, il y en a partout, d'immeuble, de rue, de quartier, de chantier, de trottoir, de voiture, de vélo, de café, de resto, de place.

On raconte que des investisseurs ont décidé de reprendre le musée pour le rénover.

Il allume son poste de radio.

Il y aura bientôt des visites.

Il sourit.

Dans la rue résonne un morceau de jazz terrible, un vieil air américain. Derrière lui, un chat noir, très beau, s'échappe d'entre les barreaux d'une grille. Il est suivi par un plus jeune.

On dit que les chats ont sept vies. Ça n'en fait plus que cinq.

La Kora

